



## De Vive voix 6.02

Septembre 2018

### Aller au-delà du malaise

#### Robin Dick

J'ai toujours été fasciné par les langues et les cultures étrangères mais, non content de les observer de loin, j'ai vécu à trois reprises la folie du bain interculturel prolongé. Fort de mes études en linguistique appliquée et de plus de 30 ans d'expérience comme enseignant, je vous offre quelques observations qui, vous verrez à la fin, pourraient être pertinentes dans l'analyse d'un problème au Collège qui, selon moi, est resté trop longtemps caché.

Notre culture est infiniment riche et complexe, pleine de nuances et de possibilités. Notre sens de l'humour, nos conversations, nos gestes, nos interdictions explicites et implicites, même nos silences font un tout que chaque membre de notre groupe harnache et exploite, habituellement de façon très adroite, sans trop y réfléchir. Et c'est vrai pour toutes les cultures de notre planète. En ce qui concerne le langage, les linguistes sont unanimes: toutes les langues, aussi différentes qu'elles soient les unes des autres, sont à peu près du même niveau de complexité et sont aussi riches en nuances expressives les unes des autres. Depuis longtemps, les anthropologues n'admettent plus l'existence de cultures dites « primitives », inférieures à notre culture blanche européenne.

Tant qu'on reste dans notre propre monde culturel, on navigue plus ou moins sans heurts à travers les paramètres culturels dont on a hérité. On peut sans danger, prendre des raccourcis de prononciation, faire des clins d'œil, poser un geste particulier, sachant que les gens autour de nous comprendront. Et c'est le fun ; ça rend les relations humaines si riches et satisfaisantes!

Mais ceux et celles qui ont déjà vécu dans une autre culture pendant un certain temps découvrent assez rapidement que, quand il faut séjourner dans un groupe linguistique ou culturel qui n'est pas le nôtre, on fait face à un défi énorme. Même si on maîtrise assez bien la langue, on manque plein de nuances. On a parfois l'impression d'exagérer ; on fait des gaffes ; on se sent stupide, notre accent nous trahit. On mesure mal l'impact de ce qu'on dit. On soupçonne que les gens ne nous prennent pas au sérieux. Bref, notre capacité de communiquer se trouve très réduite. Retrouver toute l'étendue de notre maîtrise des outils linguistiques et culturels dans une autre culture nous semble un but inatteignable. Et effectivement, même après des décennies d'immersion culturelle et linguistique, on n'y arrive pas à 100 %. L'effort ne disparaît jamais complètement.

Du côté du groupe qui accueille un étranger, le défi se présente tout à fait différemment : dès qu'on entre en contact avec la personne, on se trouve confronté à un malaise plus ou moins grand, mais incontournable. L'étranger ne comprend pas les nuances, fait des fautes de langage qui peuvent nous heurter, semble être limité dans son expression, agit de façon étrange quant à nos paramètres de normalité,

interagit avec les autres de façon inhabituelle ou inappropriée, interprète mal les signaux sociaux qu'il reçoit, etc. Bref, il y a une sorte de barrière qu'on vit comme une source de malaise, sans pouvoir toujours saisir en quoi elle consiste précisément.

Quand on a déjà vécu dans une autre culture, on développe plus facilement une sensibilité à ce malaise. On sait par expérience que la personne patauge dans des eaux qui la dépassent. On la rassure, on l'encourage, on pardonne ses petites gaffes, on sait que sa pensée est probablement plus nuancée qu'elle est capable, pour l'instant, d'exprimer. On prend le temps de lui expliquer pourquoi ses gestes ou paroles semblent provoquer des réactions inattendues. Et, la clé de tout, on sait que l'interaction avec cette personne porte un potentiel d'enrichissement culturel et personnel formidable. On sait d'avance qu'il faut dépasser le malaise pour y avoir accès, mais on a la conviction que ce dépassement en vaut la peine.

Cependant, ce malaise peut également provoquer des réactions différentes, car l'altérité a tendance à nous faire peur. On n'est pas tous en mesure de voir que, au-delà du malaise, il y a une expérience humaine qui a de bonnes chances de nous faire grandir.

C'est rare que la peur produise des réactions positives. On fuit, on évite, on juge, on rejette instinctivement. Et si la personne est de physionomie différente, c'est encore plus vrai. Mais attention, il ne s'agit pas du racisme, même si ça peut devenir source de racisme ! C'est simplement une incapacité à vivre avec un malaise produit par une dysfonction de la communication. Le problème, c'est qu'on se sent un peu coupable de vivre ce malaise : Suis-je raciste ? Est-ce moi la source du malaise ? Est-ce que j'ai des préjugés insoupçonnés ?

Si on n'aborde pas franchement ce malaise, le reconnaissant ouvertement pour ce qu'il est, on peut tomber facilement dans une fausse réinterprétation de la situation. On pourrait croire, par exemple, que le malaise est dû à une incompétence professionnelle ou une incapacité de la part de l'autre. « Après tout, si quelqu'un d'ici disait ou faisait de même, c'est de cela qu'il s'agirait » On l'évaluerait selon nos paramètres habituels et, inévitablement, la personne ne serait pas à la hauteur. Bon, décision facile : on l'écarte. Ou bien, peut-être pire encore, la personne s'en va discrètement de son propre chef, sentant qu'elle n'arrivera jamais à respecter les attentes explicites ou implicites.

Il semble que, tant qu'on n'arrive pas à atteindre un seuil critique d'environ 30 % des effectifs, on intègre difficilement les personnes « différentes » au sens large (ça peut être des femmes dans un groupe d'hommes, des membres de minorités visibles dans un groupe de personnes blanches, etc.). Le défi de passer par-dessus le malaise créé par l'altérité est trop grand et trop facilement contournable. Au-delà de ce seuil, certaines accommodations culturelles et linguistiques deviennent nécessaires et peuvent même être désirées. Tout le monde peut se sentir accepté et valorisé car la 'norme' ne s'impose plus.

Ce type d'univers social est riche de diversité et de variété, mais il y a un prix substantiel à payer : se sentir complètement 'chez nous', dans un milieu où on n'a pas besoin d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit, où toutes les nuances de ses propos seront saisies instantanément. Est-ce qu'on est prêt à sacrifier ça dans notre milieu de travail?

Si j'écris ce texte, c'est qu'il me paraît notable que la proportion de personnes « différentes » accompagnées par les membres de l'exécutif syndical pour des difficultés d'ordre pédagogique ou autre, soit étonnamment élevée. J'avoue d'emblée qu'il est très difficile, voire impossible, de déterminer quel rôle le facteur culturel joue dans ces difficultés, mais il me semble que notre Collège a un défi à relever : nous

ne gérons pas particulièrement bien le malaise créé par la confrontation à l'altérité culturelle. Je souhaiterais que le Collège se penche sur la question, reconnaissant qu'elle existe et qu'elle est légitime. Il pourrait ensuite proposer une formation sur le sujet, ou aborder le défi lors d'une journée pédagogique où on donnerait l'occasion aux gens de partager leur vécu.

Je suis persuadé que notre communauté gagnerait beaucoup à réfléchir collectivement sur l'accueil des membres de d'autres cultures et traditions. Ils représentent une richesse cachée et, potentiellement, ils nous offrent une façon de mieux comprendre qui nous sommes.